

Duo rare, cirque austral et histoires de famille

Françoise Boudreault

Le théâtre m'ennuie
Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boudreault, F. (2011). Compte rendu de [Duo rare, cirque austral et histoires de famille]. *Jeu*, (141), 136–141.

FRANÇOISE BOUDREULT

DUO RARE, CIRQUE AUSTRAL ET HISTOIRES DE FAMILLE

Quand un prestidigitateur adepte de la fantaisie comique crée avec une danseuse et fil-de-fériste qui fait de la transformation de costumes avec des manipulations à vue, le résultat porte une signature unique. Le duo Jean-Baptiste Thierrée-Victoria Chaplin dure depuis 30 ans et, pourtant, ce n'est qu'en juillet 2011 qu'on a pu les voir à Montréal pour la première fois avec *le Cirque invisible*. Il s'agit d'un événement quasi historique puisque, si Victoria Chaplin est tout juste âgée de 60 ans, son partenaire en a 74, et cette donnée ajoute à l'étonnement quand on les voit en scène, elle effectuant un grand écart sur son fil de fer, lui arrivant avec ses attirails, la mine réjouie et le sourire facétieux.

D'origine française, Jean-Baptiste Thierrée a d'abord joué au théâtre et au cinéma, notamment avec Fellini et Peter Brook. Puis, pendant qu'Armstrong marchait sur la lune, dans la mouvance du nouveau cirque en France, il travaillait aux côtés d'Alexis Grüss. Il qualifie lui-même de « burlesque muet, à nette tendance surréaliste¹ » le numéro qu'il présente au cabaret L'Écluse où débute sa carrière dans le monde du cirque et des variétés. Il y rencontre le psychanalyste Félix Guattari, qui l'invite à animer des ateliers avec les patients de sa clinique. C'est une révélation pour Thierrée, qui découvre l'imaginaire des autres... et le sien ! Quant

à Victoria Chaplin, issue d'une famille au paternel célèbre, elle a été formée en danse et en musique classique. La partenaire de Thierrée est encore petite quand les Chaplin quittent les États-Unis pour un manoir en Suisse où la famille reçoit les Beatles, Noureev, Cocteau, la Callas et d'autres artistes qui marquent son enfance.

La rencontre de Thierrée et de Victoria Chaplin, romanesque à souhait², donne naissance d'abord au *Cirque bonjour* – d'inspiration traditionnelle avec ménagerie, camions, etc. – que Jean Vilar programme à Avignon en 1970. Quatre ans et deux enfants plus tard, c'est la fin du *Cirque bonjour*. Passant de 30 personnes à quatre, papa Jean-Baptiste et maman Victoria font des spectacles en famille avec James et Aurélia, qui vivent leur enfance avec *le Cirque imaginaire* en tournée pendant quinze ans³. *Le Cirque invisible* est créé à Venise en 1990. Le spectacle présente, tour à tour et parfois ensemble, Thierrée et Chaplin, qui nous offrent un art où se côtoient un univers poétique, parfois biscornu, assurément humoristique, et un bestiaire de

2. Racontée par Jean-Baptiste Thierrée dans les *Carnets du Rond Point, ibid.*, qui comprend un entretien avec Thierrée, des dessins de ce dernier et des photos de la collection privée Thierrée-Chaplin.

3. Créé à l'occasion d'une résidence en Belgique, le spectacle a été joué pour la première fois à Bruxelles.

1. *Les Carnets du Rond Point*, n° 11-12, 2007, numéro spécial sur le *Cirque Invisible*.



Le Cirque invisible de Jean-Baptiste Thierrée et Victoria Chaplin, présenté à Montréal Complètement Cirque en juillet 2011. © Luigi M. Cerati.

créatures imaginaires qui se matérialise à travers tissus et accessoires remplis d'astuces.

Pour Thierrée, il y a d'abord le rire qu'il provoque avec des gags visuels très courts intégrant de la magie et nécessitant de nombreux artefacts. Parfois, il désamorce les trucs ou montre ce qui ne doit pas être vu ; il agit avec dextérité et rapidité, qualités nécessaires à la prestidigitation. Il a conçu des numéros empreints d'une poésie comique de l'objet avec des thèmes visuels – fleurs, légumes, tapisserie, zébrures, etc. – dont une série où il entre en scène avec une valise d'où il tire ce qui nous fait rire. Il y a aussi des numéros avec des marionnettes à même le corps de Thierrée, ou des visages en carton qui font du *lip-sync*. Il aime utiliser des jeux de mots du genre « espadon de vous avoir dérangé » dans ce numéro où il est question du poisson Raoul⁴, un être neurasthénique avec des pulsions suicidaires qui avait parfois le goût de se jeter à l'air.

En scène, la présence très solaire de Thierrée contraste avec celle de sa partenaire, dont le regard va moins souvent sur le spectateur puisqu'elle est généralement derrière un costume ou à l'intérieur d'une forme mouvante. Victoria Chaplin s'affaire à donner une expressivité à un assemblage de choses *a priori* inertes. Vêtue d'une longue robe verte à paniers, elle se décentre, met une partie de sa perruque derrière elle, modifie son corsage en tête équine, et nous voilà en présence d'un cheval. Sous nos yeux, un poisson devient un oiseau, des créatures se meuvent, comme cette drôle de forme en début de spectacle, semblable à un organisme aquatique, qui se déplace dans un esprit surréaliste. Si certains numéros apparaissent plutôt sombres, ils possèdent cependant un brin d'étrangeté qui nous intrigue. Celui avec des parasols chinois de tous les formats, que Victoria assemble autour d'elle pour nous faire voir des créatures fantaisistes, est sans conteste une réussite.

Les transformations constantes n'existeraient pas sans la grande ingéniosité des créateurs et sans l'aide de toute une équipe qui s'affaire en coulisses. Il y a des milliers de détails à observer pendant le spectacle, comme ce costume fait de « vaisselle musicale » dont Victoria joue avec les mains pendant qu'avec des cuillères attachées aux orteils, elle tape sur des verres en métal.

Une bonne part de l'imagerie du *Cirque invisible* illustre et évoque le règne animal – chevaux, oiseaux, serpents, méduse, etc. – et convoque de vrais canards, colombes et même des lapins qui lisent des livres. Thierrée et Chaplin donnent un spectacle généreux avec une forte dimension poétique et une légère saveur surréaliste, qu'on retrouve aussi à certains moments dans les spectacles de leurs enfants, Ophélie et

James, la première avec *l'Oratorio d'Aurelia* (2003), mis en scène par sa mère, et le second avec sa Compagnie du Hanne-ton (1998), qui compte déjà quatre créations à son actif et à laquelle Victoria collabore aux costumes et au bestiaire. Une signature familiale qui utilise aussi des procédés de trompe-l'œil et d'illusionnisme pour amener le spectateur à un autre niveau d'étonnement que la prouesse physique.

CIRCA et la loi de la gravité

Jeune troupe d'origine australienne fondée en 2006, CIRCA jouit d'une enviable réputation en cirque contemporain à travers le monde. Choisie pour présenter *Wunderkammer* en spectacle d'ouverture de Montréal Complètement Cirque en 2011, la compagnie n'en est pas à sa première présence à la Tohu, où elle a produit en 2008 *By the light of stars that are no longer*⁵. On retrouvera CIRCA et son spectacle éponyme à la Tohu, à l'hiver 2012.

Wunderkammer (qui signifie « chambre merveilleuse » en allemand) désigne un cabinet des curiosités où sont montrés des artefacts d'intérêt scientifique ou artistique. Le spectacle donne à voir six acrobates, trois femmes et trois hommes, en solos, en couples, en duos, en trios, et même en duo de trios dans un numéro de main à main à six... L'espace scénique généralement dégagé, découpé par des zones d'éclairage, parfois texturé, donne le maximum d'espace pour l'acrobatie. La formule est celle d'un cabaret : néons bleus ou rouges, costumes avec des sous-vêtements laissant voir les tatouages des filles, talons aiguilles quasi vermillon, longs gants roses qui s'enlèvent langoureusement, numéro de danse à claquettes sur papier bulle. Une femme fait un *striptease* inversé sur une musique *lounge*, et un homme se déshabille en faisant des équilibres sur un trapèze. La trame sonore du spectacle nous promène dans des univers variés : les hommes sur les épaules des femmes au son d'une pièce *trash* ou un numéro de *hula-hoop* sur une sonate au piano. Mentionnons l'intéressant travail de contrepoids avec les trois filles consécutivement au trapèze et un beau solo à la corde lisse, noire et torsadée, comme on en voit rarement.

L'inventivité chorégraphique contribue à la facture résolument contemporaine de CIRCA. Qu'il s'agisse de la déviation d'une chute avant une rattrape ou d'un numéro de trapèze où l'acrobate, au lieu de quitter la scène par le plancher, marche sur les épaules et les bras de ses partenaires debout, la compagnie se distingue surtout par ses chorégraphies qui résolvent souvent de manière inattendue les suites de mouvements régies par les lois de la gravité, omniprésentes au cirque.

4. Ce numéro compte d'ailleurs comme une partie de l'inspiration pour le titre du spectacle *Raoul* de James Thierrée, présenté à la Tohu en 2010. Voir mon compte rendu, « Déploiement et fracas », dans *Jeu* 139, 2011.2, p. 53-55.

5. Voir mon article, « Cirque austral, cirque astral », dans *Jeu* 133, 2009.4, p. 21-23, en collaboration avec Christiane Bonneau.



Wunderkammer de CIRCA, présenté en ouverture du festival Montréal Complètement Cirque 2011. © CIRCA.



Le Chant du dindon du Cirque Rasposo, présenté à Montréal Complètement Cirque 2011. © Florence Delahaye.

La surprise Rasposo : le Chant du dindon

Au début, on ne se doute de rien ; le décor est plutôt rustique et on se sent comme dans un chapiteau gitan. Quand le public entre, des gens de la troupe, majoritairement des hommes, sont déjà attablés et mangent sur la piste, d'autres déambulent autour. Les gars font les machos et les filles font le ménage : les clichés habituels, quoi. Les spectateurs s'assoient dans les estrades sur des bancs en planches, amusés par l'ambiance qui règne déjà. Une musique entraînante et un solo sympathique avec de la vaisselle fait sourire. Un jeu avec les chaises, un peu de banquine⁶, et ça y est, c'est bel et bien démarré et le mouvement devient incessant, une pulsation s'installe, l'énergie est contagieuse. L'envers de la table devient un miroir, une petite souris sort d'un chapeau, un chien passe et un dindon québécois s'intègre même au spectacle, titre oblige !

Le Cirque Rasposo est une histoire de famille, celle des Molliens qui compte six membres sur seize dans la troupe qu'on voit dans *le Chant du dindon*. Avec des personnages réalistes, les acrobates se jouent eux-mêmes, et le spectacle se déroule dans un espace bien exploité par la mise en piste de Fanny Molliens. Sa fille Marie s'avère une excellente acrobate, voltigeuse et vive danseuse de corde. Un grand personnage comique, un peu dadais mais sympa – Vincent Molliens, aussi scénographe –, exécute un numéro de corde volante comique en plus de servir de porteur. Oui, il y a de bonnes surprises dans *le Chant du dindon* : un immense lustre laisse paraître un cadre aérien, et on s'attend bien à ce qu'il devienne un appareil, mais pas à ce que toutes ses sections se détachent et se dispersent dans l'espace. Elles viendront compliquer la vie au jongleur, qui doit les éviter pendant son numéro. Quand le dindon réapparaît dans sa cage, les barreaux sont en fait des cannes sur lesquelles Luca Forte effectue un numéro d'équilibre qui compte certainement parmi les meilleures performances acrobatiques du spectacle.

Une autre histoire de famille

Rafraîchissant comme l'air du soir à l'extérieur des camps de bûcherons québécois dans un passé pas si lointain, *Timber !* débute dans un décor tout en bois : une table, de la vaisselle, une marmite qui chauffe sur une folklorique trui⁷ ; une série de casse-

roles accrochées au mur, une cloche noire, comme anciennement dans les églises et les écoles. Quelques instruments de musique côté jardin, où sont installés les musiciens, plus discrets dans cette production que dans *la Brunante* (2002), première création de la compagnie qui déjà explorait un cirque contemporain-trad. Avec son titre, *Timber !* évoque les forêts, la coupe du bois, une vie un peu rude et les légendaires draveurs, acrobates à leur manière. Le cri annonce un arbre qui tombe, rappelant la chute et les lois de la gravité, cruciales au cirque.

Le Cirque Alphonse trouve son inspiration dans une imagerie identitaire⁸ : chemises à carreaux, vêtements d'étoffe, manteaux de fourrure et chansons d'inspiration traditionnelle. Le cirque prend forme avec des appareils bien trouvés : la roue d'une charrette, des troncs d'arbres coupés en cylindres pour qu'on puisse rouler



Timber ! du Cirque Alphonse, présenté à Montréal Complètement Cirque 2011. © Frédéric Barrette.

avec ou se tenir dessus ; coupés en longueur et minces, ils deviennent l'équivalent d'une barre russe. Une chanson à boire se termine par des équilibres sur bouteilles. La jonglerie avec des haches est spectaculaire et celle avec des patates se termine quand elles sont lancées vers un couteau qui les sectionne avant que deux compères les attrapent avec des seaux. Une scie musicale se fait entendre et un godendard⁹ devient un cerceau à travers lequel on saute. Accompagnés par les musiciens Josianne Laporte et David Simard, Antoine Carabinier-Lépine, son père Alain et sa sœur Julie ont embarqué les acrobates Jonathan Casaubon et Guillaume I. Saladin dans une aventure circassienne palpitante qui les mènera, bientôt, souhaitons-le, dans une salle ou sous un chapiteau près de chez vous. ■

6. « Discipline acrobatique s'exécutant au sol par deux porteurs qui propulsent d'une poussée de bras un voltigeur debout sur leurs mains entrecroisées. » Source : <www.ecolenationaledecirque.ca>.

7. Poêle à bois fréquemment utilisé dans les camps de bûcherons québécois.

8. Imagerie qui n'est pas sans rappeler celle utilisée par Daniel Danis dans sa plus récente création, *Mille anonymes* (2011).

9. Longue scie à deux poignées.